

BULLETIN D'HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE — RT49

ANNÉE 6

EDITORIA

JUIN 2020

NUMERO 10



premier mestre 2020 a été marqué par le gel de nombreuses manifestations universitaires. C'est le cas de nos Premières rencontres d'histoire de la sociologie organisées par Patricia Vannier et Stéphane Dufoix à Toulouse pour le RT 49. En effet, retardées une première fois en raison du mouvement universitaire contre la loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR) et contre la réforme des retraites, elles le sont une seconde fois en raison de l'épidémie de la Covid-19. A l'heure actuelle, nous ne pouvons toujours pas prédire quand nous pourrons, en toute sérénité, reprendre toutes nos activités et reprogrammer ces rencontres dont vous trouverez néanmoins en page 2 le programme provisoire.

Mais il est une chose sur laquelle le coronavirus n'a pas eu

Envoi des propositions au bureau :

Compte rendu d'une demipage : 320 mots ou 2 000 signes ; d'une page : 800 mots ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page : 675 mots ou 4 200 signes.

d'impact. C'est sur notre activité de lecture en histoire de la sociologie. Aussi, vous trouverez dans

cette dixième livraison du Bulletin d'histoire de la sociologie de nombreux comptes rendus de publications récentes. Matthieu Béra nous fait part de sa stupéfaction à la lecture du dernier ouvrage de Wiktor Stoczkowski sur Durkheim. Dimitris Foufoulas présente l'Introduction [grecque] aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim de Myron Achimastos. Sébastien Zerilli recense un ouvrage qui nous est cher parce qu'il est issu du CRII « histoire de la sociologie » de l'AISLF dirigé par Patricia Vannier intitulé La Sociologie en toutes lettres. L'histoire de la discipline à travers ses correspondances. Freddy Raphaël nous propose sa lecture de Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises dirigé par Suzie Guth et Rolland Pfefferkorn. Jean-Paul Laurens prend le prétexte d'une nouvelle publication des Études sociales sur les couples d'intellectuels pour présenter la nouvelle formule de la revue.

Côté colloques, Jean-Christophe Marcel rend compte de deux manifestations auxquelles il a participé fin 2019. Le premier sur Les principes de psychologie de James et le second sur quelques intellectuels juifs d'Alsace et de Lorraine. On lira également avec un grand

intérêt les circonstances de l'entrée en histoire de la sociologie d'Antoine Savoye à travers l'entretien qu'il a gentiment accordé à Sébastien Zerilli. Enfin Nader Vahabi s'est prêté à nouveau à l'exercice du portrait avec cette fois celui de Pitirim Sorokin.

En attendant de pouvoir nous retrouver physiquement, partager un moment de convivialité et bien sûr échanger nos réflexions en histoire de la sociologie lors de futures rencontres et congrès (on pense bien évidemment au prochain congrès de l'AFS qui devrait avoir lieu à Lille en juin ou juillet 2021), nous vous souhaitons une bonne lecture à toutes et à tous.

Le bureau

SOMMAIRE	
Editorial	1
Activités	2
Appel à recension I	3
Comptes rendus	4-5
Lectures	6-11
Entretien	12-15
Appel à recension 2	16
Portrait	17
Collection	18

ACTIVITÉ

ARCHIVES ET HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE

Premières Rencontres d'Histoire de la Sociologie

Organisées par le RT 49 à l'Université Toulouse Jean-Jaurès

► REPORTE A UNE DATE ULTERIEURE

ouvent considérées comme une ressource exclusive des historien.nes, les archives n'ont que récemment été intégrées dans le travail des politistes et des spécialistes de la socio-histoire. En outre, elles ne sont que rarement envisagées parmi les dispositifs de l'enquête sociologique et les cours de méthode dans l'enseignement supérieur n'y font que très peu allusion. C'est pourquoi il nous semblait important, pour cette première édition des Rencontres d'histoire de la sociologie, organisée par le RT 49 de l'AFS, de faire le point sur l'importance des archives, quelles que soient leurs origines ou leurs statuts (publiques ou privées, institutionnelles ou associatives), dans la pratique de l'histoire de la sociologie.

Trois demi-journées seront consacrées à cette question à partir de contributions de sociologues et d'archivistes. La première session présentera quelques résultats du travail sociologique sur les archives et se conclura par une conférence donnée par Martine Mespoulet à partir de son expérience sur les archives soviétiques. La seconde, en proposant une rencontre avec trois archivistes spécialisés dans les sciences sociales, nous invitera au cœur de la fabrique des archives des sociologues. Enfin, la troisième session sera consacrée à la manière dont on travaille spécifiquement — mais est-ce bien le cas ? — sur les archives des sociologues.

Programme

Atelier I. Le travail sociologique sur les archives

Suzie Guth (Université de Strasbourg), « Les archives de Chicago : Special Collections »

Matthieu Béra (Université de Bordeaux), « La Faculté de Lettres de Bordeaux au regard des archives départementales de la Gironde »

Jean-Paul Laurens (Université de Montpellier), « La carrière des premiers enseignants de sociologie à Montpellier vue par la série F17 »

Vincent Heimendinger (IDHES, Paris-Saclay), « De l'usage des archives des revues scientifiques pour l'histoire des sciences humaines et sociales »

Sébastien Zerilli (EHESS), « Boudon : l'ordinaire du travail d'un directeur de collection des PUF »

Conférence

Martine Mespoulet (Université de Nantes) « Les archives du communisme »

Atelier 2. Le travail des archivistes

Goulven Le Brech (EHESS), « Alain, Michel, Pierre, Raymond et les autres : les archives des refondateurs de la sociologie française »

Yann Potin (Archives nationales), « Sociologie et sociologues au sein et face aux archives publiques (administrations centrales et centres de recherche) : une vue cavalière des fonds disponibles »

François Bordes (IMEC), « Sociologues argumentistes à l'IMEC (Bourdet, Duvignaud, Gabel, Goldmann, Morin & Touraine) »

Atelier 3. Les archives des sociologues

Monique Hirschhorn (Université de Paris), titre à venir (les archives de Boudon)

Jean-Christophe Marcel (Université de Bourgogne), titre à venir (les archives de Stoetzel)

Thomas Hirsch (EHESS), « Le centre nulle part, la circonférence partout ? Archives de la sociologie durkheimienne »

Arnaud Saint-Martin (CESSP-CSE), « Plongée et contre-plongée dans les Merton papers : retour d'expérience »

Antoine Savoye (à confirmer)



APPEL A RECENSION : les revues



En chemin avec les juifs d'Alsace et de Loraine

COMPTE RENDU

es 23 et 24 octobre 2019 s'est tenu à Strasbourg, dans les locaux du Conseil départemental, un colloque intitulé « L'éclat et l'écart : en chemin avec les juifs d'Alsace-Lorraine ». L'argumentaire de la manifestation faisait valoir qu'à chaque fois que la France a dû réinventer le modèle républicain (pour faire face aux désastres qu'elle venait de subir : 1870, 1945, 1958...), de nombreux juifs originaires d'Alsace et de Lorraine ont joué un rôle de premier plan dans ces refondations répétées. Il s'agissait en somme d'essayer de définir le « génie » particulier des juifs d'Alsace-Lorraine, à travers les figures de savants et d'hommes politiques originaires de cette région. L'auteur de ces lignes n'a pu rester que durant la première journée, et a participé à la première session de la première journée intitulée : « Le savant au service de la cité et d'une certaine idée de l'homme : Émile Durkheim, Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Marc Bloch, Raymond Aron ». Il essaie d'y montrer en prenant l'exemple de la Division du travail social et de L'Allemagne au-dessus de tout, comment la pensée de Durkheim peut se comprendre comme une « théorie du consensus », car au cœur du projet durkheimien on trouve une analyse de ce qui permet au lien social d'exister et de durer, et de son évolution au cours de l'histoire de l'humanité. Au terme de cette évolution, les sociétés « modernes » comme celles de la IIIe République sont beaucoup plus rationnellement fondées sur une « solidarité » qui mobilise des représentations collectives toujours plus laïques et universelles. Et c'est au nom de évolution jugée nécessaire Durkheim critique ce qu'il présente comme l'absolutisme allemand. Dominique Schnapper,

prenant les exemples de personnages comme Léon Blum, Marc Bloch et Émile Durkheim s'est efforcée de décrire la situation des juifs de France durant l'entre-deux-guerres. Elle la décrit comme marquée par une relation passionnée à la République, une relation de ferveur et de reconnaissance qui s'inscrivait dans un mouvement général : concilier un patriotisme intransigeant et le meilleur de la tradition juive. Cette relation privilégiée à la France a bien sûr été brisée par l'arrivée de la guerre et du gouvernement de Vichy. À noter aussi, lors de la première session de l'aprèsmidi: « La confiance trahie : de la ferveur républicaine à la déréliction », l'intervention de Philippe Oriol, spécialiste de l'Affaire Dreyfus, qui décrit l'antisémistisme de l'époque comme un « ghetto moral » qui enfermait les juifs. Si bien que ces derniers n'ont pas été aussi passifs qu'on veut bien souvent le dire durant l'Affaire, mais ont surtout agi dans l'ombre pour défendre le Capitaine Dreyfus. Enfin, de la dernière session de cette journée, « Au nom de la vocation de la France : Du "chtadlan" (porte parole) à l'Alliance israélite universelle et au sionisme », on retiendra surtout l'intervention du politologue Denis Charbit, qui s'est efforcé de comprendre les causes de l'échec relatif de la diffusion du sionisme en France. Parmi ces causes, il invoque un impératif territorial exclusif, qui n'est pas celui de la France ; un impératif linguistique exclusif qui se rajoute puisque l'hébreu n'est pas le français ; un impératif du choix d'un modèle de nation car en France on est aussi français par « contrat », et l'Etat est séparé de l'église, alors que la nationalité israélienne transcende les appartenances ethniques et confessionnelles. Mais cette nationalité est seconde par rapport à la nation juive que l'on ne rejoint que si l'on est converti à une religion.

Jean-Christophe Marcel





Grandlest

Université de Strasbourg

Ont participé au colloque: Jean Rottner, Freddy Raphaël, Michel Deneken, Harold Avraham Weill, Emile H. Malet, Dominique Schnapper, Jean-Christophe Marcel, Gilles Clavreul, Jean-Michel Rey, Philippe Oriol, Salomon Malka, Denis Charbit, Danny Trom, Jean-Richard Freymann, Claude Liévens, Anne Mounic, Marie-Brunette Spire, Astrid Starck-Adler, Pascal Mangin, Dov Zérah, Cyril Aslanov, Marc Alain Ouaknin, Henri Guaino, Catherine Trautmann, Géraldine Roux, Gérard Bensussan, David Lemler, Fanny Bazile.

COMPTE RENDU

e 17 octobre 2019 s'est tenue à l'Université du Mans une journée d'étude intitulée « Premières traductions et premières lectures des Principes de psychologie de William James (France-Italie) », organisée par Michela Bella (Université de Nantes) et Nathalie Richard (Le Mans Université).

Les diverses communications ont évoqué la réception du livre et plus généralement de la pensée de son auteur, en France et en Italie, ainsi que dans différentes disciplines. Parmi les communications données, on retiendra en particulier celle de Stéphane Madelrieux, qui a expliqué comment la lecture de James par Henri Bergson avait créé un climat favorable à la réception publique du premier en France, à travers une

THE PRINCIPLES

PSYCHOLOGY

lecture qui néanmoins pas forcément beaucoup compté, car elle fut faite d'une série de « ratés ». Bergson serait en effet passé à côté des textes princeps de James, qu'il n'a guère commentés. Michela Bella, quant à elle, a montré comment, en Italie, la réception de James, qui

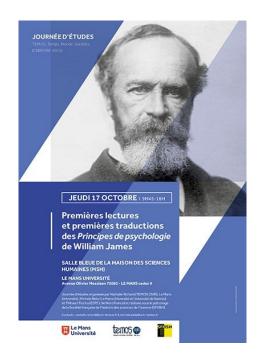
doit beaucoup aux traductions de Giulio Cesare Ferrari (1867-1932), a conduit à souligner surtout sa conception anti-déterministe de l'activité mentale, si bien que le contexte italien a surtout privilégié le James psy-

Premières traductions et premières lectures des Principes de psychologie de William James

chologue. Cette vision avait une utilité, car elle permit d'y accélérer la mise en place de frontières disciplinaires. Matteo Santarelli (Università di Bologna) a décortiqué, quant à lui, la réception de James par Émile Durkheim dans le cours sur le pragmatisme, dont il a essayé de traquer les biais et les interprétations « erronées ». L'un des principaux point aveugle de la réception de Durkheim consisterait, à cause du

> dédain que ce dernier manifestait pour « fonctions inférieures de l'esprit », à négliger à tort la théorie de l'habitude de James. L'auteur de ces lignes, pour sa part, s'est efforcé de montrer en quoi la lecture de lames put influencer indirectement le devenir de la sociologie française par le biais de la lecture de

Georges H. Mead faite par les sociologues français durant une période qui s'étend de 1945 à 1960. Il s'avère que leur réception de Mead fait de lui un pourvoyeur de concepts susceptibles d'aider à théoriser les rap-



ports interindividuels, et qui s'inscrit dans une velléité, partagée par tous, de rebâtir une théorie sociologique générale qui soit plus « phénoménologique », tout en s'appuyant sur une vision substantialisée de la société héritée d'une certaine tradition fran-

Jean-Christophe Marcel

Ont participé au colloque : Psychologie empirique et empirisme métaphysique - Stéphane Madelrieux (Université Jean Moulin, Lyon 3) ; Les extrêmes de la perception : illusion, hallucination et synesthésie chez Taine, Binet, James - Leonardo Capanni (Università di Parma – Université Paris I); La première traduction italienne des Principles of Psychology : le langage psychologique et les conceptions philosophiques - Michela Bella (Université de Nantes); Le pragmatisme mal entendu. Une lecture sociologique des Principles of Psychology à partir de Durkheim - Matteo Santarelli (Università di Bologna); Lire la psychologie des Américains pour reconstruire la sociologie. La réception de G. H. Mead par les sociologues français (1945-1959) - Jean-Christophe Marcel (Université de Bourgogne).

PAGE

LECTURE

Μύρων Αχείμαστος, Εισαγωγή στις «Στοιχειώδεις μορφές του θρησκευτικού βίου» του Εμίλ Ντυρκέμ, Αθήνα: Μ.Ι.Ε.Τ. – Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τράπεζας, 2019, 285 σ.



Myron Achimastos, Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim, Athènes: F.C.B.N. - Fondation Culturelle de la Banque Nationale de Grèce, 2019, 285 p.

Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse

n 2015, Myron Achimastos publia chez Garnier la première édition scientifique des Formes élémentaires de la vie religieuse. Après un intervalle de quatre ans, consacré à l'édition de la Division (Garnier, 2018), il relève un autre défi : présenter au public grec la première traduction annotée des Formes. L'été dernier, après une longue période de travail, ce projet est passé à sa première phase de réalisation avec la publication de cette Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim. La prestigieuse maison d'édition a programmé, pour la fin de l'année 2020, la parution des deux autres volumes qui composeront cette trilogie atypique. Le premier des volumes encore à paraître contiendra le texte traduit des Formes, tandis que dans le second le traducteur procédera à une annotation exégétique du texte qui s'annonce extensive. Dans l'attente de cet événement, les lecteurs se laissent guider par Achimastos dans l'histoire de l'opus magnum de Durkheim.

Dans la postface de son Introduction, l'auteur note que son « but fut d'éviter, autant que cela a été possible, les interprétations de l'œuvre durkheimienne et de se concentrer sur les étapes successives par lesquelles passa Durkheim dès qu'il eut mis en route la publication des Formes élémentaires » (p. 247). Rien ne serait plus juste que de prendre cette phrase d'Achimastos comme une nette affirmation de sa méthodologie. Dans un langage clair et courant, il présente dans les trois chapitres de son livre toutes les données qui nous sont nécessaires pour « relire » et « comprendre » les Formes.

En vue de mieux esquisser les traits de la personnalité de Durkheim et son itinéraire intellectuel, Achimastos nous fait d'abord « entendre » les nécrologies qui furent consacrées au sociologue (p. 15-47). Le titre du deuxième chapitre change le ton du livre : « La constitution de la sociologie de la religion et les Formes élémentaires ». On y distingue

quatre parties. Dans les trois premières, Achimastos fait preuve d'une connaissance minutieuse des textes – comptes rendus des œuvres sur la religion, articles ethnographiques publiés dans L'Année Sociologique, corpus des deux cours dont la religion fut l'objet – que Durkheim mobilisa dans le cadre de sa longue recherche (p. 49-104). Ainsi avertis de la complexité du problème, nous profitons, dans la quatrième partie, d'une présentation condensée des Formes (p.104-118).

On le sait, au XXe siècle, ce livre majeur connut une énorme postérité. Vouloir la restituer ne va pas sans risquer de se perdre dans les méandres de la sociologie, de l'anthropologie et de la philosophie. Restant fidèle à sa méthode historique, Achimastos nous propose de repenser la postérité des Formes à partir de leur première réception durant la période 1912-1917. Ainsi, dans le chapitre qui clôt son Introduction, il se réfère aux comptes rendus des Formes en les classant en trois catégories. La première contient les comptes rendus généraux qui ont été publiés dans des revues philosophiques et théologiques, scientifiques, religieuses et dans des revues traitant de sujets divers. La deuxième catégorie est constituée des comptes rendus signés par les auteurs dont les travaux sont cités dans les Formes. Dans la troisième et dernière catégorie, Achimastos recueille les interventions publiques de Durkheim prononcées en vue de défendre ou de promouvoir son travail.

Par de petits tâtonnements successifs, Achimastos réussit à introduire les Formes au public grec. En attendant les deux autres volumes de ce travail, la communauté scientifique en a accueilli les prémices de telle manière qu'elle nous permet d'espérer que les Formes auront en Grèce la postérité qu'elles méritent¹. Pour cela, il suffit de prendre au sérieux le principe méthodologique selon lequel aucune interprétation de l'œuvre de Durkheim ne saurait être solide si l'on ne connaît ou si l'on ne fait l'histoire de ses écrits, imprimés ou inédits.

Dimitris Foufoulas

¹ Voir Georges Faraklas, « La constitution sociologique des concepts. À propos du livre : Myron Achimastos, Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim » ; Dimitris Kyrtatas, « La révolution des Totems. À propos du livre : Myron Achimastos, Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim » [en grec], Σύγχρονα Θέματα, n°147-148, pp. 148-152 ; 152-155.

LECTURE

La Sociologie en toutes lettres

L'histoire de la discipline à travers ses correspondances

ean-Louis Fabiani remarque pertinemment que L'Année Sociologique était un véritable « réseau postal de lecteurs »¹. Il n'y a pourtant pas qu'en France que la pratique du genre épistolaire a été essentielle pour le développement de la discipline!

À preuve, les contributions ici rassemblées balayent un large spectre géographique et chronologique; elles abordent aussi un grand nombre de courants sociologiques. Leur diversité révèle en creux les caractéristiques génériques des nombreuses lettres mobilisées dans cet ouvrage. Correspondre est toujours un acte social et le contenu d'un courrier ne révèle jamais une vérité pure. Le contexte des échanges, le statut des épistoliers, la fréquence des envois, la durée des contacts, la longueur des missives, sont autant d'éléments à considérer. Jean-Michel Chapoulie et Patricia Vannier y insistent dans les deux premiers textes du volume. En identifiant plusieurs usages-types dans la correspondance de Robert Merton, Arnaud Saint-Martin souligne d'ailleurs que cette pratique recouvre pour les acteurs qui l'exercent des enjeux spécifiques.

Toutes les lettres dont il est ici question ont aussi en commun de permettre à l'historien de la sociologie de se documenter sur la science en train de se faire. À plusieurs échelles.

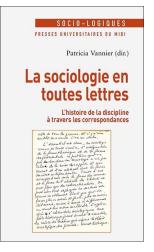
La perspective « méso-sociale » (p. 38) est privilégiée par Sylvain Wagnon pour réfléchir au fonctionnement de l'Institut Solvay, en établissant les « réseaux de correspondances » de son directeur entre 1902 et 1914. C'est aussi à ce niveau d'analyse que Patricia Vannier et Suzie Guth se situent. La première, en exploitant les lettres de Raymond Ledrut, président de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) entre 1978

et 1982, pour saisir l'activité de l'institution. La seconde en décrivant, au miroir de la correspondance de Georges Gurvitch, le fonctionnement de la New School for Social Research et de l'université Harvard, deux structures dans lesquelles le sociologue évolue après avoir fui le régime vichyste.

L'analyse des correspondances renseigne aussi sur les attentes, les enjeux et les pratiques qui rythment à l'échelle individuelle une vie savante. Dans leurs courriers, les sociologues peuvent exprimer la naissance d'une vocation. C'est ce que fait Michel Crozier dans des lettres adressées à ses parents, sur lesquelles se penche Gwenaële Rot. Frédéric Parent observe le même élan dans la correspondance de Léon Gérin, fondateur de la sociologie canadienne, en considérant les conditions sociales de possibilité de cette affirmation. Parfois, l'enthousiasme intellectuel est nuancé par des considérations stratégiques : c'est ce que pointe Sébastien Mosbah-Natanson dans les échanges épistolaires de Célestin Bouglé. À Léon Brunschvicg et Élie Halévy, l'intellectuel fait ainsi part de ses ambitions littéraires et de ses hésitations entre la pratique professionnelle de la philosophie et le métier de sociologue. Dans les différentes étapes d'une carrière, des appuis comptent. Jean-Paul Laurens propose une analyse des missives de Georges Vacher de Lapouge qui le conduit à souligner que ses leçons « d'anthroposociologie et de science politique », dispensées à Montpellier à la toute fin du XIXe siècle, l'ont été grâce au soutien de Louis Liard, le directeur de l'Enseignement supé-

La correspondance est aussi le ferment et le reflet de la maturation d'une œuvre. En comparant des lettres de Durkheim et de Marx, Alexandre Gofman essaye d'établir une relation entre genres épistolaires et sensibilités intellectuelles. Analyser les courriers de sociologues permet également de déconstruire plusieurs représentations faussées du rôle joué par plusieurs acteurs dans le développement de la discipline. Michel Dubois s'y emploie à propos de la « controverse Kuhn-Merton », fondatrice dans la *mémoire* de la sociologie des sciences américaine. Ce faisant, le sociologue souligne le rôle important mais négligé

de l'auteur de La structure des révolutions scientifiques dans l'histoire de ce champ de recherche. Dans la même perspective, l'exploitation de la correspondance d'Everett Hughes permet à Jean-Michel Chapoulie de clarifier les modalités de revendication de l'héritage de l'École de Chicago par les élèves du sociologue.



Les ressources épistolaires éclairent enfin l'ordinaire de la vie des sociologues. Deux contributions peuvent d'ailleurs étonnamment se lire en miroir, au prix d'une grande enjambée historique. L'analyse de la correspondance de Durkheim proposée par Matthieu Béra révèle l'image d'un savant de cabinet plus préoccupé par l'édification de son œuvre que par la réalisation de ses cours. Dans son article consacré à René Lourau, Antoine Savoye dresse le portrait d'un « sociologue à plein temps »,

dont les lettres renseignent sur la défense d'une « contresociologie » n'établissant aucune distinction entre réflexion, transmission et action

Sébastien Zerilli

Patricia Vannier
(dir.), La sociologie en
toutes lettres. L'histoire de la discipline à
travers ses correspondances, Toulouse,
Presses universitaires
du Midi, « Sociologiques », 2020, 284
pages.

La sociologie comme elle s'écrit, Paris Éd. de l'EHESS, "Cas de figures", 2015, p. 11.

LECTURE

Le Durkheim de Stoczkowski :

'ouvrage de Wiktor Stoczkowski a paru en septembre 2019 – et ce fut un sacré pavé dans la marre de la durkheimologie, à ce jour encore inerte. Il s'en prend au classique, sans hésiter à franchir la ligne blanche à plusieurs reprises : on y trouve des attaques ad hominem et des propos plutôt diffamatoires - ils auraient été jugés tels du temps d'Emile Durkheim. Le travail est pourtant érudit et l'ouvrage solidement charpenté. Il est le fruit de quinze années de méditations (et de haine rongeuse) d'un directeur d'études, membre de la prestigieuse EHESS, du laboratoire de Claude Lévi-Strauss auquel il s'était attaqué dans Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss (Hermann, 2008).

Dans cette biographie intellectuelle négative un genre nouveau? - se côtoient des choses originales et des énormités incroyables. Soyons-en certains: elle ne restera pas sans réplique une fois passée la première vague médiatique bien trop généreuse, sans doute aveuglée par la griffe « Essais Gallimard » (on pense aux Monde, France Culture, Sciences Humaines, qui n'en dirent que du bien)... et l'effet de stupéfaction, ou de dégoût chez certains experts ayant renoncé à le lire jusqu'au bout ou à le commenter. En attendant la réplique scientifique, reconnaissons que Wiktor Stoczkowski propose une vision synthétique, parfois originale, de l'œuvre de Durkheim - et ce n'est pas si fréquent : un ouvrage informé de 600 pages sur le classique constituera toujours un événement, surtout en France où il est si mal aimé et relativement peu étudié, par un paradoxe qu'on s'explique assez mal.

La première partie se divise savamment en quatre morceaux de choix : une axiologie, une étiologie, une ontologie et une cosmologie – excusez du peu. On y trouve toute la thèse de l'auteur dans ses grandes largeurs (et ses petites longueurs), qu'il déclinera ensuite ad nauseam. L'« axiologie » sert à décrire le mal civilisationnel qui aurait obnubilé Durkheim et qui aurait parcouru son œuvre de A à Z : de la division sociale du travail pathologique (1893)

au suicide pandémique (1897), de la criminalité ravageuse à la crise morale, en passant par la fin des religions, jusqu'à L'Allemagne audessus de tout : tout démontrerait que nos sociétés modernes auraient atteint un état morbide. Quant à l'« ontologie », elle veut traduire la double nature de l'être selon Durkheim: un individu où siège le Mal organique et sensuel, doublé d'un être social, bon et spirituel. L'« étiologie » vise à décrire les étapes de la civilisation depuis son « origine harmonieuse » (le judaïsme antique ou la chrétienté médiévale, au choix), jusqu'à son point d'arrivée pathologique. La recherche des causes du Mal (d'où « l'étiologie ») débouche sur la « cosmologie » : elle appelle l'espérance et la résurrection qui viendront de la science et de la sociologie curative dont Durkheim serait le nouveau Moïse. La Division du travail et le Suicide auraient permis de diagnostiquer le mal radical ; les Formes élémentaires auraient fermé le ban en donnant les clés de la Rédemption. C'est ainsi que Wiktor Stoczkowski condense toute l'œuvre de Durkheim. Avouons le malaise... pour ceux qui le fréquentent et y voient bien d'autres choses.

Les trois autres parties de cet essai lesté par d'abondantes références (près de 700) déclinent à l'envi cette quadrature du cercle, sans négliger quelques embardées tantôt originales, tantôt cocasses ou discutables, c'est selon. On pense à la troisième partie qui porte sur les « formes élémentaires de la pensée normalienne » (ah ah) et qui tente de réduire le système de pensée de Durkheim à une loi binaire (Bien/Mal, individu/société, corps/ esprit, etc.) - un effet anticipateur du structuralisme pas encore né? -, ou ternaire, inspiré par la dialectique hégélienne, apprise par des dizaines de promotions de normaliens au XIXe siècle. Cette partie nous a paru très inspirée des Méditations pascaliennes de Bourdieu (1997) jamais citées qui traduisaient l'imprégnation des catégories de la pensée scolaire sur nos esprits. Elle fait de Durkheim un éternel normalien qui n'aurait jamais cessé de reprendre ses dissertations en trois parties, autant sur le fond (spiritualiste) que dans la forme. On a de la peine à y croire - et d'ailleurs on ne voit pas bien le rapport avec la

une biographie négative excessive

« cosmologie durkheimienne », ni avec la crise des sciences sociales en général. La pensée dialectique serait elle aussi une cosmogonie... Mais à ce compte, qu'est-ce qui ne rentre pas dans ce schème ?

Que dire de la quatrième partie, obsédée par sa propre thèse à caractère théologique, qui voit le mal partout dans l'œuvre du classique ? Qu'en dire sinon qu'elle semble projeter les obsessions d'un auteur enfermé dans sa haine de Durkheim (et des classiques ?) et qui ne se réalise que dans la condamnation d'un faux prophète ?

Il reste alors la seconde partie, documentée, très assurée, parfois terrible, qui nous amène dans l'arrièrecuisine de Durkheim. Celle-ci est peu ragoutante: on y découvre sa matière première, c'est à dire ses sources statistiques qui seraient toutes trafiquées; les données ethnographiques seraient démantibulées. Wiktor Stoczkowski y analyse les « pelotes de déjections » laissées derrière lui par le « rapace » (texto, p. 305!) Durkheim y est décrit comme un escroc, un faussaire, un plagiaire, un menteur. Presque rien de ce qu'il avança ne résiste au travail corrosif de Wiktor Stoczkowski . Aucune preuve statistique (pour Le Suicide) ou ethnographique (pour les Formes élémentaires) ne tient la route et tout l'échafaudage théorique s'effondre tel un colosse aux pieds d'argile. On apprend que Durkheim eut le toupet d'avoir fait semblant de lire Lamartine et Chateaubriand, qu'il prétend utiliser pour composer sa typologie des suicides : s'il les avait lus, il aurait appris que les héros convoqués ne s'étaient même pas suicidés! C'est un comble, reconnaissons-le.

L'œuvre de Durkheim ne sort pas indemne de ce travail de sape – ni les cohortes de durkheimologues qui n'avaient pas vu le pot aux roses. Si seulement les spécialistes prenaient la peine de lire ce que les auteurs qu'ils étudient ont lu, tout cela n'arriverait pas! Que ça nous serve de leçon à tous (ajoutons qu'il ne suffit pas de lire les sources, il faut aussi lire l'auteur avec générosité, dans son contexte, sans chercher le mal à chaque fois).



Wiktor Stoczkowski s'appuie parfois quelques durkheimologues (Robert A. Jones, William S. F. Pickering, Massimo Borlandi, Giovanni Paoletti), bien qu'il ne les cite qu'à la marge et fasse comme s'il était le premier exégète véritable de cette œuvre. Il ne manque pas de culot bibliographique à sa façon! Il s'adresse aux lecteurs qui méconnaissent une œuvre par-dessus des dizaines de spécialistes. Le procédé n'est pas honnête. Il préfère se moquer de ceux qui adulèrent leur héros (pardon, le totem) sur lequel ils ont parfois bâti leur carrière, au point d'en perdre tout esprit critique (Philippe Besnard ne sort pas indemne du balltrap - il faut lire la centaine de pages de notes en fin de

volume : elles valent le détour).

La thèse générale de Wiktor Stoczkowski est donc sans pitié pour l'œuvre de Durkheim, ses spécialistes, et plus généralement les sciences sociales (préface, introduction et conclusion) : on nous apprend que Durkheim ne fut choisi que parce qu'il aurait été le « personnage holotype » (c'est-àdire représentatif) de tous les sociologues d'hier et d'aujourd'hui, de France et de Navarre. La banqueroute de toutes les sciences sociales serait totale et elle se lirait dans cette œuvre comme dans toutes les autres (qu'il estime inutile d'analyser). Les sciences sociales, loin d'être « fondées » par des prétendus « pionniers », resteraient à fonder sur le tas de ruines qu'il nous soumet.

On se demande alors: mais où Wiktor Stoczkowski a-t-il été chercher toute cette énergie négative qui l'occupa pendant ces années? Que reste-t-il de positif dans toute cette histoire de la sociologie, nihiliste, déconstructiviste et nietzschéenne? Après avoir passé beaucoup de temps à le lire et le méditer, à nous remettre en question, un constat s'impose: il reste les grands auteurs, malgré tout, avec leurs faiblesses. Et ce qui nous console: le Durkheim de Wiktor Stoczkowski n'est pas le nôtre. On lui laisse le sien.

Matthieu Béra

Wiktor Stoczkowski, La science sociale comme vision du monde. Durkheim et le mirage du salut, Gallimard, 2019, 600 pages.

LECTURE

Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises

I nous est impossible de rendre compte, dans cette courte recension, de la richesse de l'entreprise novatrice qu'ont mené sous la direction de Suzie Guth et Roland Pfefferkorn plus d'une dizaine de chercheurs dans Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises paru chez L'Harmattan en 2019. Tel est le titre de cette étude consacrée à la mutation décisive que connaissent dans le premier quart du XX° siècle, à la fois l'Université de Strasbourg et l'épistémologie des sciences humaines.

Nous tenons à souligner quelque peu arbitrairement, des éléments qui témoignent de la singularité de la « Kaiser Wilhelms Universität »

> inaugurée avec faste par l'Empereur le 27 octobre 1884. Ce fut une entreprise culturelle de grande envergure qui fit de Strasbourg une ville universitaire prestigieuse. La croisade de pangermanisme fut un échec et l'université conservatrice ne consentit à s'ouvrir aux femmes - souvent d'origine étrangère que tardivement en 1908-1909. L'ouvrage consacre des études tantôt pionnières, tantôt synthétiques, aux deux sociologues qui dominent alors le champ disciplinaire, Max Weber et Georg Simmel. La notion weberienne de « Wertfreiheit » est définie, dans l'optique d'Isabelle Kalinowski, comme imposition des valeurs ». Elle ne s'oppose pas cependant à l'en-

gagement assumé et explicite-

ment exposé. Par ailleurs, si pour Max Weber le patriotisme a constitué le critère ultime pour sa volonté politique, et justifié une alliance pragmatique avec tout parti qui vise la grandeur de la nation allemande, ses préoccupations principales ont évolué par la suite. Il réclame, au lendemain de la Première Guerre mondiale, le droit de vote égalitaire et une revalorisation du rôle du Parlement. Signalons

également une belle étude consacrée à l'idée de l'Europe qu'élabora Georg Simmel. Cette dernière n'est pas le lieu originel de l'Universel, « mais une configuration historique singulière, marquée de tensions et de discordes, et par là même, sans doute remarquablement individualisée.)

C'est le 22 novembre 1919 qu'est célébrée la « renaissance » de l'Université française de Strasbourg avec pour perspective la reconquête de « la province perdue ». Les critères retenus pour le recrutement des professeurs sont l'excellence scientifique, le courage de l'engagement pendant la Grande Guerre, des attaches familiales avec l'Alsace et l'option résolue pour une philosophie rationnelle de la connaissance. C'est alors qu'émergent de nouveaux champs disciplinaires tels que la littérature comparée, la sociologie, l'histoire des religions, comme en attestent plusieurs belles études de Strasbourg, creuset des sociologies. D'autres disciplines plus anciennes font l'objet d'une réorientation décisive, c'est le cas notamment avec l'École des Annales qui sous l'impulsion de Lucien Febvre et de Marc Bloch se propose d'articuler à partir d'une nouvelle épistémologie, l'histoire économique, sociale et politique et l'histoire des mentalités. De plus, des réunions du samedi mirent en œuvre une nouvelle forme d'interdisciplinarité. Des enseignants de différentes facultés discutèrent avec franchise et parfois, non sans emportement, leurs travaux récents et confrontèrent leurs approches contrastées.

Cet ouvrage constitue un outil indispensable, stimulant et parfois provocateur, pour tout chercheur qui essaye de comprendre pourquoi des enseignants de l'Université de Strasbourg, à l'instar de Maurice Halbwachs, de Lucien Febvre, d'Edmond Vermeil s'opposèrent très tôt aux pensées d'extrême droite, puis au nazisme. Loin de camper sur la seule défensive, ils participèrent à la fondation des sciences humaines en France.

Freddy Raphaël

Sous la direction de Suzie Guth et Roland Pfefferkorn

Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises

Max Weber, Georg Simmel, Maurice Halbwachs, Georges Gurvitch...



L'Harmattan

Guth Suzie et Pfefferkorn Rolland (sous la direction de), Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises, Paris, L'Harmattan, 2019, ,272 pages.

Couples d'intellectuels, de l'intime au politique

es Etudes sociales proposent avec son 170° numéro une formule rénovée qui s'adjoint un sous-titre: « Enquêtes, éducation, sciences sociales ». Son rédacteur en chef, annonce une ligne claire: « elle s'intéresse aux enquêtes (historiographiques ou sociales), elle est toujours soucieuse d'interdisciplinarité (elle puise dans les « sciences sociales ») et elle accorde la primauté à l'histoire de l'éducation. » (p. 4). Il annonce de surcroît un intérêt pour « les possibles non suivis », les revisites « des expérimentations inachevées » et le souci d'« améliorer la société » (p. 7) qui n'est pas pour déplaire. Un grand intérêt de la nouvelle formule est qu'elle développe une « Revue des revues » car ces dernières constituent un versant essentiel, mais trop négligé, des publications à caractère scientifique. Outre une rubrique « L'atelier Le Play », pour ne pas oublier les origines, elle ouvre un espace « Archives et documents » pour les « découvreurs de pépites et désireux de faire connaître des fonds ou des pièces » (p. 7). Une formule qui n'est pas sans rappeler le sommaire de la revue Sociologie catholique (1892 -1908). Souhaitons à la petite « troupe » (p. 6) qui anime ce beau projet de transformer l'essai.

LECTURE

Pour ce qui est du dossier principal de ce 170^e numéro, présenté par Mélanie Fabre, il est consacré à « des couples d'intellectuels ayant vécu dans la première moitié du XX^e siècle » (p. 14) qui n'en sont pas moins des « unions amoureuses » (p. 15), des « républicains féministes et dreyfusards » (p. 17), des « personnalités engagées » (p. 19), des situations où « l'intime et le politique s'entrecroisent étroitement » (p. 21), des situations où « la difficulté pour les femmes d'atteindre le statut d'intellectuelles » (p. 20) est dépassée. Aussi les textes proposés cherchent-ils à « comprendre la façon dont s'organisent ces couples d'intellectuels, ménageant à la femme un pouvoir pour agir. » (p. 21) de part en part du spectre politique.

A défaut de pouvoir ici présenter chaque texte, j'évoquerai l'un d'entre eux, celui qui évoque le couple choisi pour illustrer la couverture de cette livraison, Max et Marianne Weber bien connus des historiens de la sociologie. Ces derniers entrent dans la catégorie des « compagnonsépoux » (p. 20) et engagent, en 1893, une union empreinte « d'un sentiment réciproque de responsabilité morale » (p. 133) où « la sexualité sera sublimée et transformée en connivence intellectuelle » (p. 136). Dans cette étude, on apprend beaucoup sur les femmes qui accompagnèrent le sociologue allemand.

Et d'abord sur sa mère, Hélène, qui « s'épanouissait dans des activités sociopolitiques » (p. 134) et pensait que l'union conjugale « devait s'appuyer sur un socle situé au-delà de la chair » (p. 134). Ingrid GilcherHoltey y rapporte une dispute sévère entre Max Weber et son père qu'il met à la porte de son domicile après lui avoir reproché « d'infliger à son épouse des viols psychiques » (p. 138)!

On y apprend ensuite beaucoup sur sa femme Marianne Weber et la nature de leur relation. Max Weber l'encourage à développer sa propre voie intellectuelle : le mouvement féministe. À Heidelberg, dès 1897, elle fonde l'Association Etudes et formation et organise des soiréesdébats. Elle engage aussi avec Heinrich Rickert une thèse sur le socialisme chez Johann G. Fichte et Karl Marx dont elle publie les grandes lignes en 1900 dans les Cahiers d'économie politique. Un texte qui sera suivi par un second, suite au séjour du couple aux États-Unis (1904), sur L'Épouse et la mère dans l'évolution du droit (1907). C'est à sa femme que Max Weber s'en remet lorsque, convoité par les universités de

Francfort, Bonn et Munich, il hésite. Marianne Weber choisit Munich où il prend finalement son poste en 1919.

On y apprend enfin beaucoup sur les « maîtresses » du sociologue allemand. A priori, le couple n'adhère pas au mouvement érotique qui se développe vers 1907-1908 autour d'eux. Mais Max Weber fait évoluer sa position après avoir développé une « relation érotique consentie » (p. 145) avec son amie Mina Tobler, puis une seconde avec son ancienne étudiante

Else von Richthofen qu'il retrouve à Munich. Deux femmes libres avec lesquelles il entretient des relations inégales et érotiques à l'opposé de celle qu'il entretient avec Marianne Weber.

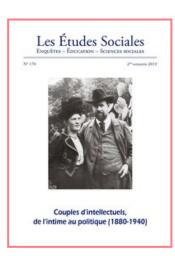
Après vingt ans de « compagnonnage » le couple Weber pose presque les premiers jalons d'une vie familiale lorsqu'ils adoptent les quatre enfants de la sœur de

Max Weber. Mais ce dernier décède la même année non sans avoir dédicacé « à quatre femmes ses livres en cours de publication et à paraître. Economie et société est "à la mémoire de [sa] mère Hélène Weber [...]". Le premier tome de la Sociologie des religions sera dédicacé à Marianne Weber [...], le deuxième à Mina Tobler et le troisième à "Else Jaffé-Richthofen" » (p. 152).

À vous maintenant de découvrir les textes de Mélanie Fabre, Vincent

Duclert, Cécile Formaglio, Elinor Accampo, Camille Cleret, Eve Gianoncelli, Xavier Riondet et Antoine Savoye et les nombreux couples présentés par ce volume qui mérite bien le détour.

Jean-Paul Laurens



« Couples d'intellectuels, de l'intime au politique (1880-1940) »,
Les Études Sociales, n°
170, second semestre
2019, 272 pages.

ENTRETIEN

Antoine SAVOYE

e 28 janvier dernier, Antoine Savoye, professeur émérite de sciences de l'éducation à l'université Paris-VIII, nous a accordé un long entretien. On a préféré insister sur la teneur de cet échange en effectuant un triple exercice de découpage, de collage et de montage, indiqué ici par les segments en italiques, plutôt que d'en retranscrire le verbatim linéaire. Les lecteurs familiers des références sociologiques ici évoquées y verront d'ailleurs comme un clin d'œil aux réflexions sur les rapports entre « horstexte » et « texte institutionnel »...

Nanterre et la découverte d'une sociologie

Né en 1947, Antoine Savoye découvre les sciences sociales en classe préparatoire aux écoles de commerce. Reçu à Sup de Co Paris, il choisit de poursuivre son apprentissage.

J'ai décidé de faire un double cursus et de m'inscrire en socio à Nanterre. C'était en 67-68, donc j'ai été au cœur du mouvement étudiant. La sociologie à Nanterre à cette époque, c'est René Lourau (1933-2000), Jean Baudrillard (1929-2007), Henri Raymond¹ (1921-2016) et tout ça sous le parapluie de Henri Lefebvre (1901-1991). On conteste alors une sociologie au service de l'État technocratique. Les étudiants les plus virulents veulent faire ce qu'ils appellent une « sociologie critique », qui ne consiste pas à préparer des jeunes gens à faire des relations humaines dans les grandes entreprises ou des enquêtes pour les agences ou les institutions gouvernementales. En dernière année de licence, je vais suivre des cours de René Lourau. Et là, tout d'un coup, basculement, je me dis l'analyse institutionnelle (AI) c'est ça qui m'intéresse, c'est ça que je veux faire.

L'Analyse institutionnelle : « Analyser une entreprise, une école, un syndicat du point de vue institutionnel consiste [...] à débusquer le sujet de l'institution, écrivent Georges Lapassade et René Lourau en 1971, c'est-à-dire l'ensemble des formes sociales à l'œuvre dans une situation apparemment régie par des normes universelles en vue d'une fonction précise. » La « socianalyse » est le moyen privilégié par ce courant sociologique pour réaliser cet objectif : elle favorise l'écoute de « la parole sociale libérée [pour] renvoyer aux acteurs le "négatif" de l'image ou du cliché qu'ils se font d'eux-mêmes ou de la société ». En écho aux partis pris de l'ethnométhodologie, les postulats de l'Analyse Institutionnelle ne font donc pas du sociologue un être subérieur, détenteur d'un savoir révélé : « Le savoir social, pour l'analyse institutionnelle, n'est pas produit par les spécialistes seuls ; il n'est pas donné après coup à ceux [...] qui ont demandé une enquête. Ce savoir est produit par les acteurs eux-mêmes, et en situation de travail analytique »2.

René Lourau : Avec Georges Lapassade (1924-2008), René Lourau (1933-2000) est le principal théoricien de l'Al. Il a appliqué ses principes à de nombreux sujets : l'analyse des avants gardes (Autodissolution des avantgardes, Paris, Galilée, 1980), le fonctionnement de l'Église (Les analyseurs de l'Église, Paris Anthropos, 1972), celui de l'entreprise (L'analyseur Lip, Paris, UGE, 1974) ou encore celui de l'Union Européenne (Le principe de subsidiarité contre l'Europe, Paris, PUF, 1997). Si plusieurs de ses textes sont datés, marqués d'une forme de gauchisme aujourd'hui anachronique, ses analyses réflexives sur la pratique de l'écriture en sciences sociales (Le journal de recherche, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988) ne seront quant à elles jamais démodées.



Antoine Savoye

Voir le témoignage de Dan Ferrand-Bechmann, « Henri Raymond (1921-2016) », Bulletin d'histoire de la sociologie, décembre 2019, n° 9, pp. 12-13.

² Georges Lapassade et René Lourau, Clefs pour la sociologie, Paris, Seghers, 1971, pp. 169, 180 et 178.

Avec quelques amis étudiants, on s'initie à la « socianalyse », ça doit être au mois de juin 1970. Ma première expérience d'intervention socianalytique ça a été dans un organisme de formation qui s'appelait l'IRFED : l'Institut international de recherche et de formation et développement, c'était un institut tendance Économie et Humanisme...

Économie et Humanisme : Fondé en 1941, « le mouvement Sociologie et Humanisme s'intéresse, comme le mouvement de Le Play, à l'établissement de monographies descriptives inspirées par un profond engagement catholique »³.

De 1970 à 1980, j'ai été engagé de manière extrêmement active dans le courant d'Al, pratiquant des interventions « socianalytiques » dans le cadre d'une association que nous avions créée, Le Groupe d'Analyse Institutionnelle. L'Al m'apparaissait alors comme une manière de pratiquer la sociologie ne tombant pas dans le travers de la sociologie technocratique. C'était aussi une façon de ne pas renoncer à la sociologie. Parce qu'être seulement dans une espèce de critique quasi externe, ça n'est pas dans ma tournure d'esprit. Je pouvais réaliser le projet que représentait à mes yeux la sociologie, donc comprendre le social, comprendre les rapports sociaux. L'Al, avec son versant intervention socianalytique, représentait cette possibilité. C'est pour ça que je m'y suis investi autant.



Université de Nanterre

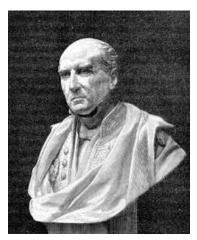
La thèse et l'histoire de la sociologie « d'intervention »

Diplômé de l'École supérieure de commerce de Paris, Antoine Savoye opte définitivement pour la sociologie. Mais les postulats de l'Al sont polémiques. « Il est encore trop tôt, vraiment, pour se prononcer sur la réussite ou l'échec de [ce courant], qui sera apparu à certains "combattants" de mai 68 comme le remède miracle à "l'orthopédisme" de la sociologie officielle » écrit par exemple Claude Javeau en 1976⁴...

Mon itinéraire de sociologue, c'est celui d'un marginal. Mais un marginal qui n'abandonne pas pour autant l'idée qu'il est sociologue, qui pratique donc cette manière de faire de la sociologie pendant une dizaine d'années et parallèlement qui l'enseigne en sciences de l'éducation et puis qui prépare une thèse.

J'ai été en thèse de 1972 à ma soutenance en 1979. Je dois dire que ça n'était pas mon objectif prioritaire, d'être docteur. C'est quelque chose que je faisais presque par défaut. Mais en ce qui concerne ma thèse, là ca a pris tout à fait une autre tournure par rapport à ce qu'était l'essentiel de ma pratique en temps que sociologue : je n'ai pas soutenu une thèse s'appuyant sur mes dix ans de socianalyse. J'ai fait une thèse qui prenait un petit peu de hauteur par rapport à cette pratique en essayant de la réinscrire dans l'histoire de la sociologie. J'ai appelé cette thèse Genèse de la sociologie d'intervention. Ca m'a donc amené à réfléchir sur le rapport entre sociologie et action sociale, sur les effets sociaux concrets de la sociologie, phénomènes auxquels j'étais confronté depuis dix ans. Ça m'avait préparé à réfléchir d'une manière plus globale et pour le coup historique sur la portée de ce type de sociologie. Je distingue dans ma thèse la sociologie d'intervention d'une sociologie abstraite. La sociologie abstraite, pour moi son représentant canonique, c'est Durkheim. Et donc la sociologie d'intervention, c'est celle qui ne réfute pas le terrain, le lien entre science de la société et action sur la société, etc. C'est là que j'ai découvert Frédéric Le Play

(1806-1882). Un tiers de ma thèse est consacré à Le Play, mais le reste traite de bien d'autres choses: les prolongements d'un point de vue historique, DOStérieurement à Le Play de la sociologie d'intervention.



Frédéric Le Play

J'avais repéré que Philippe Besnard (1942-2003) s'intéressait à l'histoire de la discipline. Mon idée, ça n'était pas de publier ma thèse, mais je lui en ai donné un exemplaire. Il s'est intéressé au petit tiers, pas tellement sur Le Play mais sur ses continuateurs. Ça m'a positionné dans le tout petit cercle qui se consacrait à l'histoire de la sociologie, c'était peu de gens à l'époque. Il y avait quand même un frémissement, notamment à la suite d'une recherche à l'échelle européenne qu'avait lancée Paul Lazarsfeld. Lui-même a tenté de lancer des choses en France en se penchant notamment sur la sociologie empirique⁵. Il a notamment tenu

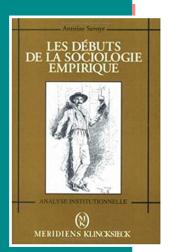
un séminaire auquel des gens ont participé, comme je crois Michel Dion, Bernard-Pierre Lécuyer. Lazarsfeld parti, ils ont continué. Et làdessus est venu

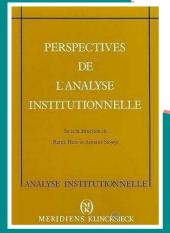


³ Johan Heilbron, La sociologie française. Sociogenèse d'une tradition nationale, Paris, CNRS Éd., 2020, p. 201, note 45.

⁴ Claude Javeau, Comprendre la sociologie, Verviers, Marabout, 1976, p. 163.

⁵ Voir Paul Lazarsfeld, Philosophie des sciences sociales, Paris, Gallimard, 1970.

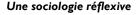




Antoine SAVOYE (suite)

se greffer Philippe Besnard avec l'entrée sur Durkheim⁶. Tout ça a abouti au projet de faire exister et de fédérer au sein du CNRS une histoire des sciences humaines et sociales. Et avec mes travaux sur Le Play, j'avais ma place dans ce mouvement qui a donné lieu à ce que le CNRS appelait à l'époque un « colloque de définition ». Ce colloque, où des représentants de différentes disciplines se penchaient sur l'histoire de leur spécialité a donné lieu à la création de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme. J'étais représentant de l'histoire de la sociologie, avec Alain Drouard, Besnard, Lécuyer. On a créé un bulletin, on a eu une grosse activité de colloques. J'ai par exemple été un des organisa-

teurs du colloque sur les enquêtes avec Eric Brian et Claude Blanckaert⁷. Le terme « sociologie d'intervention » a finalement été associé à la sociologie d'Alain Touraine qui a théorisé cette pratique dans *La Voix* et le regard⁸. Quand j'ai voulu publier mes travaux d'histoire de la sociologie, j'ai donc préféré le terme de « sociologie empirique »⁹.



L'analyse institutionnelle est une sociologie hautement réflexive qui se penche sur « la sociologie du sociologue en action »¹⁰. Les enseignements en sciences de l'éducation d'Antoine Savoye, tous prodigués à l'université Paris VIII où il est successivement vacataire (1973), assistant (1982), maître de conférences (1986), professeur (1998) puis professeur émérite (2014), s'en font l'écho:

Je proposais aux étudiants non pas un apprentissage des techniques d'enquêtes, mais une réflexion sur ce qu'est l'enquête comme acte social. Ça signifie prendre le processus dans toute son ampleur, depuis la question de la commande jusqu'à celle des effets d'une en-

quête, en passant par la question des relations enquêteurs/enquêtés. Dans mes enseignement, j'ai toujours voulu faire comprendre que tout chercheur est impliqué dans son objet et comment on pouvait essayer d'analyser cette implication.

Les postulats de l'Al rejoignent donc les réflexions développées par Pierre Bourdieu dans Sciences de la science et réflexivité¹¹.

Pourquoi est-ce que Bourdieu et Lourau ne se sont jamais rencontrés, ça reste un peu un mystère pour moi parce qu'ils avaient beaucoup de raisons de se rencontrer. Ne seraitce que de par leur commune appartenance au Béarn. Ils étaient de deux villages à très peu

de distance l'un de l'autre. Ils venaient tous les deux d'à peu près le même milieu social. Mais bon il faut dire aussi que Lourau n'était pas tendre avec les théories du Bourdieu du Métier de sociologue¹². Pourquoi ? Parce que ça tendait à définir une sorte d'académisme en sociologie : le métier c'est ça et tout ce qui ne s'y conforme pas n'est pas de la sociologie... Ça, ça horripilait Lourau.



On retrouve également des points communs entre les sociologies bourdieusienne et louraldienne s'agissant de l'importance accordée aux pratiques d'écritures. Comme en écho aux réflexions développées dans Le journal de recherche et ailleurs sur le « hors texte », Bourdieu explique ainsi à un spécialiste de la génétique des textes flaubertiens : « []]e suis en effet persuadé que vos analyses des brouillons, toutes ces études des avants-textes pourraient devenir un moyen exceptionnel pour saisir les stratégies sociales d'écriture, qui se définissent sous la contrainte des structures sociales du champ. » À ce même interlocuteur, lorsqu'il évoque le travail alors en

⁶ Voir Philippe Besnard, Études durkheimiennes, Genève, Droz, 2003.

⁷ Voir le numéro spécial de février 1992 du Bulletin d'information de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme. ⁸ Paris, Seuil, 1978.

⁹ Antoine Savoye, Les débuts de la sociologie empiriques. Études socio-historiques, 1830-1930, Paris, Méridiens Klincksieck, 1994.

¹⁰ René Lourau, Actes manqués de la recherche, Paris, PUF, 1994, p. 7.

¹¹ Paris, Raison d'agir, 2001.

¹² Coécrit avec Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, Paris, Mouton/Bordas, 1967.

cours qui deviendra La Misère du monde (1993), le sociologue semble même presque faire siens les principes de l'Analyse Institutionnelle: « Je fais des entretiens avec des gens très différents [...] et j'essaie, par un type de raisonnement assez compliqué, de mettre en œuvre une forme de maïeutique socratique, ou, si vous voulez, une socianalyse, visant à faire dire au gens des choses qu'ils ne savent pas complètement euxmêmes. » 13.

L'analyseur biographique

L'Al accorde une grande importance à la notion « d'analyseur », un concept qui désigne « tout élément ou situation qui est de nature a révéler des non-sens ou des non-dits institutionnels »¹⁴. En entreprenant ses recherches sur Le Play, Antoine Savoye semble avoir muri une théorie de ce qu'on pourrait appeler l'analyseur biographique :

Avec Le Play, j'essaye de faire une biographie que je qualifierais de sociologique. Ça veut dire tendre toujours vers le détail, d'une certaine manière ça rejoint peut-être ce qu'on a appelé la micro-histoire.

La micro histoire: Courant historiographique d'origine italienne, incarné notamment par l'œuvre de Carlo Ginzburg, ou celle de Jacques Revel en France. « Aux grands panoramas évolutionnistes, les micro-historiens opposent des cas singuliers choisis par leur capacité à mettre à l'épreuve des modèles généraux, et à faire apparaître en contrepoint des mécanismes sociaux répétables. »¹⁵



René Lourau

Ce niveau d'analyse permet de remettre de la dynamique, de la dialectique, du conflit là où l'histoire en biographie lisse en général à peu près les neuf dixièmes des événements d'une vie. Mon modèle d'intelligibilité c'est celui de l'Al, c'est celui du concept d'institution et des rapports entre institué, instituant et institutionnalisation que révèle une trajectoire biographique. Au fond, pour moi, une biographie ça n'est pas une fin en soi, c'est le moyen d'éclairer une question. La biographie, ça serait plutôt une entrée biographique dans une question, dans un processus, dans un événement. Un projet biographique dans cette perspective est donc intenable, il faut forcément sacrifier des pans entiers. C'est pour ça que je ne terminerai jamais mon travail sur Le Play qui est en cours depuis longtemps : j'ai déjà écrit des milliers et des milliers de signes... À cette condition-là pour moi, l'entreprise biographique n'est pas contradictoire avec ce que je conçois être la sociologie.

Entretien réalisé par Sébastien Zerilli le 28 janvier 2020



Bibliographie indicative des travaux d'Antoine Savoye.

On ne mentionne pas ici les nombreux articles, consacrés à Frédéric Le Play et à plusieurs pédagogues ou praticiens des sciences sociales, publiés dans Les Études Sociales.

Avec Bernard Kalaora, La forêt pacifiée. Les forestiers de l'École de Le Play, experts des sociétés pastorales, Paris, L'Harmattan, 1986.

Avec Bernard Kalaora, Les inventeurs oubliés. F. Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales, Seyssel, Champ Vallon, 1989.

Avec Remi Hess, L'analyse institutionnelle, Paris, PUF, 1993.

Les débuts de la sociologie empirique. Études socio-historiques 1830-1930, Paris, Méridiens Klincksieck, 1994 (couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, prix Grammaticakis-Neumann).

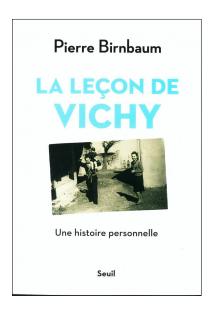
¹³ Pierre Bourdieu, « Tout est social ! », Le Magazine littéraire, octobre 1992, n° 303, pp. 110 et 108.

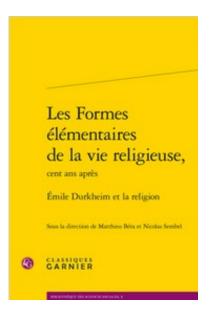
¹⁴ Anonyme, « Analyseur (Sociologie) », in Georges Thines et Agnès Lempereur (dir.), Dictionnaire général des sciences humaines, Paris, Éd. Universitaires, 1975. p. 65.

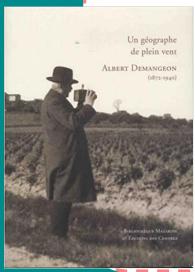
¹⁵ Paul-André Rozental, « Micro histoire », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), Dictionnaire des sciences humaines, Paris, PUF, 2006, p. 759.

Appel à recension : les ouvrages

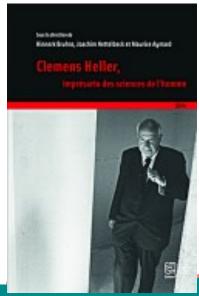


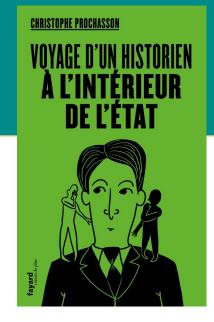


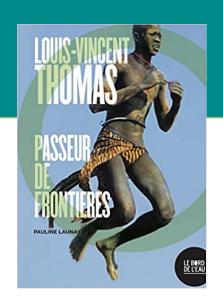


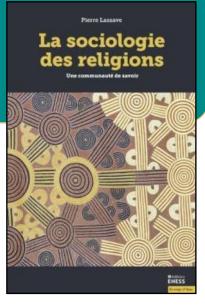












PORTRAIT arrière migratoire: le parcours d'un sociologue américano-russe.

Pourquoi devient-on sociologue? Henri Mendras donne une réponse pertinente qui résume bien la vie de Pitirim Sorokin : « Avant tout pour se faire sociologue, il faut avoir une certaine insatisfaction à l'égard de la société, et une inquiétude sur sa position personnelle dans la société. Plus tard, quelques-uns ont choisi cette voie pour y faire une carrière ».

Sociologue engagé, né dans un petit village à Touria en Russie en 1889, de parents pauvres, connaissant tôt la faim physiologique mais aussi la faim du savoir, devenu artisan et commis pendant son lycée, Sorokin a fréquenté l'Université de Saint-Pétersbourg où il a obtenu son master de criminologie en 1914 avant d'être professeur dans cette université; ce n'est qu'en 1922 qu'il a défendu sa thèse en sociologie.

Il a participé activement à la révolution russe de 1917 et a été l'assistant du Premier ministre Alexander Kerensky mais la révolution s'est retournée contre lui dans sa phase bolchevique, « La révolution mange ses enfants ». Après avoir été emprisonné à plusieurs reprises en s'opposant au léninisme il a été obligé de prendre le chemin de l'exil, d'abord vers Prague en 1922, puis les États-Unis en 1923 où Sorokin a été naturalisé en 1930.

Sa carrière académique commence en sociologie à l'université du Minnesota en 1924 et, en 1930, Sorokin prend un poste de professeur de sociologie à l'université de Harvard où il travaille jusqu'à sa retraite en 1959 en créant le département de sociologie.

Fortement marqué par le grand chambardement de la société russe et les deux guerres mondiales, il

Pitirim SOROKIN (1889-1968)

critique, comme son ami Georges Gurvitch, la civilisation bourgeoise fondée sur un matérialisme antispiritualiste. La vocation scientifique de Sorokin se focalise sur l'organisation et la désorganisation sociales, ce que nous pouvons étudier dans les quatre volumes de son livre, Social and Cultural Dynamics (1937-1941). Cette préoccupation et son éducation religieuse conduisent Sorokin à aborder un sujet méconnu « l'amour altruiste », une sociologie de l'amitié, l'amico-logie, pour la reconstruction de la société.

Cependant, il est célèbre en tant que « père fondateur » des études de mobilité sociale (Social Mobility, 1927 réédité en 1954). Alors que la croyance en la vertu de la méritocratie ne passait plus par les mobilisations collectives mais plutôt par les efforts individuels pour grimper les échelons de la société, la mobilité sociale est devenue la panacée, l'Eldorado et l'indice du développement humain. Il est vrai que l'inspiration des recherches récentes (Peter Berger, John Harry Goldthorpe, etc.) est loin du concept pionnier du Social Mobility de Sorokin qui véhicule néanmoins l'essentiel des bases théoriques de la problématique de la mobilité sociale. En effet, Sorokin définit simplement la mobilité sociale comme un « phénomène de déplacement d'individus au sein de l'espace social » faisant fi du brouillard entre l'espace social et géographique. La mobilité sociale s'intéresse à « la circulation » des individus d'une position sociale à une autre, ce qui a inspiré les pionniers de l'école interactionniste des années 1960 (Erving Goffman et Howard Becker) pour théoriser le concept de « carrière » en sociologie. Du coup, l'immobilité sociale se caractérise par des statuts sociaux prédéterminés, rigides, quasi définitifs et imperméables les uns aux autres. Ils reproduisent l'hérédité sociale, ce qui enclenche soit un mouvement social, soit le départ en exil de certains individus.

Ainsi, Sorokin différencie les déplacements verticaux et horizontaux dans une société. Seuls les premiers débouchent sur un changement au sein de la stratification sociale, autrement dit le statut des individus.

Il faut préciser que la sociologie française a *ignoré*, hélas, la mobilité sociale dans le champ d'investigation empirique jusqu'aux années 1970. La reprise a été initiée avec un angle d'attaque différent de celui d'outre-Atlantique malgré les taux de mobilité importants dans ces deux pays et l'aspiration commune des idées politiques et sociales.

Tout en reconnaissant l'œuvre fondatrice de Sorokin, Dominique Merllié s'interroge rétrospectivement sur « l'arrière-plan idéologique » de l'auteur en convoquant les thèmes de circulation des élites chez Vilfredo Pareto, celui de la « capillarité sociale » d'Arsène Dumont ou encore celui du darwinisme social chez Gabriel Tarde, etc. Bref, le thème de la mobilité sociale corrobore la réussite sociale comme récompense du mérite personnel dans une société démocratique.

Cela n'a pas empêché Sorokin d'avoir marqué l'histoire de la sociologie du XX^e siècle avec environ 400 articles et 37 ouvrages qui explorent presque tous les domaines de la sociologie (théorie générale, sociologie du changement, stratification sociale, sociologie de la révolution, sociologie rurale, méthodologie, etc.)

Sorokin, homme d'une culture encyclopédique, figure emblématique d'une ascension sociale atypique, est un contre-exemple de la reproduction familiale de la sociologie de Pierre Bourdieu.

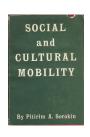
Souffrant d'un cancer pendant deux ans, il nous a quittés en 1968 à l'âge de 79 ans, dans le Massachusetts.

Nader Vahabi





















LE BUREAU DU RT 49— Histoire de la sociologie

Univ. J. Jaurès, Toulouse



Matthieu Béra
Stéphane Dufoix

Patricia Vannier

réphane Dufoix Univ. Paris-Nanterre / IUF

Univ. Bordeaux

Jean-Paul Laurens Univ. P. Valéry, Montpellier

Sébastien Zerilli Centre M. Halbwachs, Paris

matthieu.bera@u-bordeaux.fr

stephane.dufoix92@gmail.com

jean-paul.laurens@univ-montp3.fr

patricia.vannier@univ-tlse2.fr

sebastien.zerilli@ehess.com





















Collection des BULLETINS D'HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE

- N° 1, Octobre 2015, 4 pages. Actualité : Sessions du 6° congrès de l'Afs à Versailles/Saint-Quentin / Journée d'étude inter congrès sur les archives à Montpellier. Lecture : « Rééditer R. Hertz ». Portrait : M. Bernès.
- N° 2, Mars 2016, 6 pages. Actualité : « On se régale ! » / Colloque sur les écoles de pensée à Dijon. Lecture : Sociological Amnesia / Genèses par Genèses. Entretien : E. Tiryakian. Portrait : R. Park.
- N° 3, Décembre 2016, 8 pages. Actualité : « Qu'est-ce qu'un école de pensée ? » (Colloque de Dijon) / 7° Congrès de l'Afs à Amiens. Compte rendu : Congrès de l'Aislf à Montréal. Lecture : « M. Weber : une nouvelle traduction » / « R. Worms dans Les Études Sociales » / French sociology. Portrait : G. Duprat
- N° 4, Juin 2017, 6 pages. Actualité : Nos sessions au 7° congrès de l'Afs à Amiens / 60 ans de sociologie à Toulouse. Lecture : « L'intelligence de la pauvreté » (Les Études Sociales) / Quel avenir pour la théorie sociologique ?. Entretien : B. Valade. Portrait : F.-A. Isambert.
- N°5, Octobre 2017, 10 pages. Actualité : Le RT49 au 7° Congrès de l'Afs à Amiens / L'AG du RT49 à Amiens. Compte rendu : « Lettre d'outre-tombe » (Centenaire Durkheim à Bordeaux) / Mauss, l'indiscipline savante (Collège de France) / « 60 ans de sociologie à Toulouse ». Lecture : « Sociologues en politiques : autour de Bouglé » (Les Études Sociales). Portrait : G. Richard
- N°6, Avril 2018, Octobre 2017, 18 pages. Actualité: Journée inter congrès 2018 « Histoire de la sociologie : retour sur le droit » (Bordeaux). Annonce: Strasbourg, une sociologie au cœur de l'Europe / Conférence on Durkheim, Mauss and the category project. Compte rendu: Les mondes en mouvements de Georges Balandier (Université Paris Descartes) / Autour de Durkheim (Cerlis Paris). Lecture: « Bibliothèques et sciences sociales » (Les Études Sociales) / « Le sociale avant la sociologie » (L'Année sociologique) / Une Mode de la sociologie / Reconstruire la sociologie française avec les américains (1945-1959) / The interactionist imagination. Studying meaning, situation and micro-social order / Les Gangs de jeunes Italo-américains / Une Histoire de la fiche érudite. Portrait: R. Ledrut.
- N°7, Décembre 2018, 10 pages. Actualité : VIII^e Congrès de l'AFS : Classer, Déclasser, Reclasser. Compte rendu : Strasbourg, une sociologie au cœur de l'Europe. Lecture : *Le Laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites.* Entretien : M. Fournier. Portrait : M. Bonnafous.
- N°8, Juin 2019, 8 pages. Actualité : Classer, Déclasser, Reclasser. Programme des 5 sessions du RT49. Lecture : « Eléments pour une histoire de *L'Année sociologique* » (*L'Année sociologique*) / The Battle for society. Compte rendu : Durkheim au Collège de France (Paris, 6-7 juin 2019). Portrait : A. Shariati.
- N°9, Décembre 2019, 14 pages. Actualité : Le RT49 au VIII^e Congrès de l'AFS. Compte rendu : 60 ans de sociologie à Aix-en-Provence. Lecture : Des Mondes lettrés aux lieux de savoir. Annonce : Généalogie des sciences sociales du religieux. Focus : G. Granai. Témoignage : H. Raymond. Portrait : E. de Roberty.
- N°10, Juin 2020, 18 pages. Actualité: Les premières rencontres d'histoire de la sociologie. Appel à recension. Compte rendu: « Premières traductions et premières lectures des Principes de psychologie de William James (France-Italie) » (Nantes, 17 octobre 2019) / « L'éclat et l'écart : en chemin avec les juifs d'Alsace-Lorraine » (Strasbourg, 23-24 octobre 2019). Lecture : La Sociologie en toutes lettres. L'histoire de la discipline à travers ses correspondances / La Science sociale comme vision du monde. Durkheim et le mirage du salut / Strasbourg, creuset des sociologies allemandes et françaises / « Couples d'intellectuels, de l'intime au politique (1880-1940) (Les Études sociales) / Introduction aux Formes élémentaires de la vie religieuse d'Émile Durkheim. Entretien : A. Savoye. Portrait : P. Sorokin.

Les anciens numéros du Bulletin d'histoire de la sociologie sont disponibles et téléchargeables sur la page du RT 49 — Histoire de la sociologie sur le site de l'Association Française de Sociologie : https://afs-socio.fr/rt/rt49/